Impressions de Voyage

Clyde et Forth

Le choc est un peu rude quand, arrivant sur la Clyde silencieuse du vieux château de Rothesay ou de la paisible Ardrossan, vous débarquez en cette ville géante, bruyante et neuve, qui se dit avec raison la seconde de l'empire britannique : Glasgow.

Sortons vite du port enfiévré et des chantiers énormes. Mais c'est pour tomber toujours, à chaque tournant nouveau, dans une grande rue aussi large, aussi belle, aussi régulière que celle qui se croise avec elle en un impeccable angle droit. Les maisons ne sont pas moins imposantes, ni moins monotones avec leurs hautes étages de pierre tendre et rose. La gare centrale est une immensité. L'Hôtel de Ville, qui fait si grande figure devant une place magnifique, est, à l'intérieur, d'un luxe d'Alhambra. Evidemment, c'est superbe, c'est grandiose, et vous le répétez dix fois, tout surpris que cela reste à vos yeux si majestueusement banal et si froid.

Pourtant, quel mouvement ! Peu de cabs ou de voitures particulières, il est vrai, et c'est, après le dessin même de la ville, une seconde ressemblance avec les grandes cités américaines, mais les sempiternels tramways électriques font rage. Quant aux piétons, un samedi soir surtout, à la croix d'Argyll street et d'Union street, c'est un prodigieux roulement de vague humaine, pis que sur nos boulevards, pis, c'est tout dire, que sur le Strand londonien. Nous voilà loin des solitudes où s'enfonçait et se perdait Livingstone, l'enfant de Glasgow.

Et moi qui sors, presque directement, du pays de Galles, qui viens d'être bercé par cette petite vieille grand'mère qu'est la "Chester" médiévale, momifiée dans sa ceinture de remparts en briques, avec ses maisons aux solives apparentes, aux pignons archaïques, et ses arcades-promenoirs dans un cadre de boiseries sculptées, au-dessus des boutiques, à hauteur d'entresol !

Les gens d'outremer qui touchent l'Europe à Liverpool négligent rarement de payer visite, non seulement à Eaton Hall, le palais tout artistique des Ducs de Westminster, mais surtout, proche de là, sur la calme rivière Dee, à l'endormie Chester. Glasgow, ils le connaissent sans l'avoir vu.

Peut-être qu'ils se trompent. Ils ont vu, je n'en doute pas, la jolie Université toute neuve qui domine Kelvington Park. Mais ont-ils trouvé, dans un de leurs Musées, ce qu'on rencontre dans la Galerie des Beaux-Arts, ici ? Je ne parle pas d'une demi-douzaine de Rembrandt, de la "Danaé" de Burn-Jones, ou du "Jeune Seigneur" de Reynolds. Bien que cela n'ait pas de prix, parce que cela n'en a pas, de vrais Américains l'achètent. Mais, déjà vieux papier de famille pour les bisaïeuls des "pilgrim fathers" ont-ils jamais déchiffré, à Chicago ou à Washington, l'autographe même de la Grande Charte ? Et comment auraient-ils une cathédrale le Saint-Mungo ? C'est le plus vieux spécimen d'architecture gothique en Ecosse. Malheureusement, tout comme celle de Chester, elle est en briques.

Derrière, sur une colline à pic, se plante et s'affiche, si l'on peut ainsi dire, la moderne cité des morts. L'ancienne ? Regardez à vos pieds. Vous marchez, en allant vers la cathédrale, de quelque côté que ce soit, sur les dalles nues et serrées des presbytériens. Beaucoup d'entre eux sont tombés pour leur entêtement sincère, aux jours mauvais de lutte religieuse que la Grande-Bretagne ne connaît plus, mais va peut-être, si l'on en croit les pessimistes commentateurs du nouvel "Education Bill," connaître encore.

Il va être onze heures. Le ciel est bien comme à Toulouse. On affluе au service divin. Beaucoup s'arrêtent dans la grande nef, sous les drapeaux. Ne regardons pas de trop près quelles campagnes ils rappellent. On se range donc, par petits groupes, debout, près des piliers. On attend ses amis, on les aborde, on cause, et quand enfin, l'on se décide à descendre soi-même le grand passage qui mène au chœur, c'est pour être accueilli, à la portière de velours qui en voile l'entrée par le mot aimable du gentleman sacristain : "Comment aller-vous ? Bien beau temps !" O tempora, o mores ! Et c'est ici qu'au temps de Cromwell les ancêtres austères ont déposé l'Episcopat.

Avant de juger, toutefois, attendez le défilé très simple et très grave des trois ministres sans surplis. Ils s'agenouillent, à leur banc, prient, la tête dans leurs mains, et, sans un chant commencent de lire. D'autel, évidemment, il n'est pas ici question. Les hommes assistent, nombreux. Tous sont recueillis et si, d'aventure, vous errez encore dans la nef, on vous priera très poliment d'opter entre le chœur, ou "en adore," et le grand air libre du bon Dieu.

Car on est encore puritain. Il me le rappelait, cet Ecossais, boulevardier de Paris et fier de sa brasserie de whisky connue par tout le monde, qui me déclarait plaisamment dans le train d'Edimbourg : "Voyager le dimanche, mais ici, c'est un péché !" Grand émoi pour un compagnon de wagon, coupable, il est vrai, du même crime, qui lançait pourtant à l'auteur de propos si légers, des brillades scandalisées.

Et le soir, à l'hôtel si moderne de Waverley, je me rappellerai toujours la mine bourrue et les brèves sentences de certain ministre presbytérien qui me faisait vis-à-vis. Il causait, si l'on peut dire, volontiers de ses ouailles du Canada. Mais l'air était terrible. J'en suis encore à me demander quels inextricables embarras de conscience ou d'argent l'amenaient vers la métropole de son église. Car Edimbourg, l'aimable et libre Athènes du Nord, a connu les fureurs pieuses de John Knox et garde jalousement son tombeau.

Hâtons-nous de le dire, — et qui l'oublierait ? — on y trouve de plus gracieux, de plus chers souvenirs. "La reine Marie," dont j'ai rencontré déjà la trace à Linlithgow, à Glasgow même, d'où elle s'enfuit pour demander asile à sa rivale triomphante. Ce n'est pas sans émotion que je lisais quelques jours plus tard, au "British Museum," cette lettre, de sa prison à Elisabeth, et que Marie Stuart a signée : "Votre bonne sœur." Comme Paris, plus aimée sans doute parce que sa première patrie et la plus douloureuse, Edimbourg a été sa ville, la ville de l'infortuné Rizzio et du rude Darnley. Qui sait si, de l'escarpement du château, ses yeux, errant au loin sur Forth et la mer, n'ont pas parfois regretté l'horizon moins pittoresque que l'on avait du Louvre !

Les filles de Nazareth sont jolies entre toutes les Galiléennes, et l'on dit que c'est un don de la Vierge. Peut-être le charme incomparable d'Edimbourg n'est il, lui aussi, qu'un legs lointain de Marie Stuart.

A quatre heures et quart d'un matin de mai sur le sommet de Calton Hill. Il n'y avait, aurait dit le grand roi, que le Soleil et moi dehors. Temps pur, silence, l'âme pleine de ce qu'on a entrevu la veille, et, tout autour, un des plus beaux panoramas du monde.

Sur cette Acropole, un Parthénon. Il est vrai qu'il est dispendieux de reconstruire Athènes. On a dû abandonner l'œuvre, inachevée. Ce n'est pas à dire qu'elle fasse triste figure, ruine vierge, avec sa colonnade qui se découpe, d'en bas, sur le ciel, d'en face et d'en haut, sur la mer.

Auprès, un autre temple de la déesse guerrière, une mince et haute colonne à la mémoire de Nelson. A côté, le monument de Burnes, ce poète national dont le grand romancier, son compatriote, disait "Pour le connaître, j'eusse donné le monde."

La ville, à vos pieds, monte et descend. Au-dessous de ce palais qu'est la "Waverley-Station," parallèle au fleuve métallique des halls de ses lignes souterraines, la rivière gaie des vertes jardins. C'est là que trône, sous son dais de pierre, proche encore de la maison qu'il a si longtemps habité, Walter Scott. Au delà, de style grec, les Musées. A pic, surplombant le plus grand creux de la ville et la dominant toute, surgit le rocheux piédestal qui porte le château. Retournez-vous. Voici le palais rectangulaire d'Holyrood au pied des collines vertes : la mer du Nord, discrète et pâle, sous le Levant ; vers la gauche, des îles vaporeuses et, par delà l'embouchure élargie du Forth, la grande ligne bleuâtre des Grampians.

Soudain, comme une lyre que nul n'aurait touchée, la ville frissonne : c'est, durant quelques minutes, sans cause apparente, un étrange et doux murmure souterrain. La cause en est bien prosaïque : le réveil des tramways. Avant d'en voir circuler un seul, dans ces parages, on en perçoit, mais en sourdine, sous les routes, le familier bourdonnement. Edimbourg est très propre. Elle est aussi coquette. Elle a préféré toutes les dépenses à l'abomination des fils apparents et des trolleys.

Longeons l'élégante Princes street, qui sépare le ravin de verdure et la ville haute de la cité moderne. Grimpons les pentes raides, traversons les squares-prairies où paissent, comme à Londres, dans Hyde Park, comme un peu partout en Grande-Bretagne, fut-ce sur de vieux cimetières quakers, des troupeaux entiers de moutons. Voici l'esplanade du château, où l'on exécutait jadis, ou font sentinelles, dressées en rond, de hautes pierres tombales. Passons devant la croix unique. Le pont-levis est abaissé, la grand'porte ouverte. Entrons.

J'applique même la maxime américaine :

"Aller tout droit, jusqu'à ce qu'on vous arrête." On m'arrête si peu que, d'enceinte en enceinte, et de bastion en bastion, j'étais, dominant Edimbourg tout à la ronde, au cœur même de la place, quand la diane sonna. L'expression n'est pas exacte. C'est un bien autre réveil qu'on a là-haut. Un "highlander" en son pimpant costume, — moins le plaid et la toque à plume, — bonnet à rubans, jambes nues, jupon à carreaux vert et blanc avec, sur le devant, une grosse touffe de poils, allait et venait par le chemin de ronde en soufflant dans son "buggle" ou cornemuse écossaise, une manière de bourrée folle et de tous côtés, des diverses chambrées, les jeunes volontaires portant vingt ans, dix huit ou seize, s'élançaient en gambadant, demi-vêtus, pour s'ébrouer au lavabo. Un quart d'heure plus tard, les ruines du premier sanctuaire chrétien d'Ecosse, enchâssé, chétif édicule, dans la redoutable enceinte, étaient égayées encore une fois des mêmes ritournelles, aiguës et guillerettes, étourdissantes.

C'est de quoi être grisé trois fois : d'air frais, de musique, et de vertige. Car on est dans un nid d'aigle. En bas, la ville, si pittoresque quoique si bien bâtie, se creuse et se déroule sous le rayonnement de chevalerie qui lui tombe de son château. En face, Calton Hill, avec son architecture antique et ses modernes souvenirs, renvoie, à la montagne sœur, comme un écho de gloire et de beauté.

Les Highlanders montent la garde, comme autrefois, autour de leur impérissable dame. Les joyaux de sa couronne dorment, tristes reliques, en ce rude écrin de pierre. Dans la salle d'armes, encore pleine d'armures, on s'attend presque à voir surgir au nom de Stuart, les inlassables compagnons de l'héroïque assiégé Kirkaldy. — C'est ici, dans cette petite chambre étroite et pauvre, que "la reine Marie" a mis au monde Jacques Ier. Elisabeth sentit l'avenir lui échapper. "Elle a un bel enfant, s'écria-t-elle, et moi je ne suis qu'un tronc stérile !" Où le drapeau de l'Unité britannique, "l'Union Jack," se sent-il mieux chez lui, que sur les remparts altiers et mélancoliques de ce château ?

Toutes les fidélités sont dans l'âme écossaise, et il n'y en a pas de petite, pour elle. Comme l'aristocratie de Londres, à Hyde-Park, les pauvres soldats d'Edimbourg possèdent, dans une demi-lune, le cimetière mi-touchant, mi-comique, de leurs chiens. Ici reposent donc Yom Yom, Flora et Chips. On lit même, sur les petites tombes, des inscriptions comme celle ci ;

En mémoire de
"PAT"
qui suivit le 72e Highlanders
dans la paix et dans la guerre
durant 10 ans.
Mourut le 9 Mars 1888.

En France, pareilles fantaisies n'iraient guère sans quelque addition légèrement libertine : *Requiescat*, ou *De profundis*. Là bas, naturellement, il ne saurait en être question.

Ce n'est pas à dire qu'on y manque d'esprit. Edimbourg est bien plutôt la ville intelligente et fine, ou redoutent de sombrer les réputations d'artistes les mieux établies ailleurs. Qu'importent les bruyants applaudissements de Londres, si la délicatesse d'Edimbourg n'y répond que par un élégant dédain ! "Londres est le ventre de l'empire, écrit M. Smith, Edimbourg en est l'agile, subtil et pénétrant cerveau."

C'est d'ailleurs une qualité commune chez les Ecossais, que de l'emporter sur les Anglais en mille manières. Plus intelligents, ils constituent dans les Universités d'Angleterre et à Oxford même — témoins les frères Caird — une élite appréciée. Plus travailleurs, ils mangent moins. "L'Anglais, me disait on, fait cinq ou six repas par jour. Avec la moitié l'Ecossais est content". Maîtres deux-mêmes, ils ont cependant plus de feu, d'élan, de gaieté que les Saxons. Leurs relations, tout aussi sûres, sont plus aimables. Il suffit d'être quelques heures à Edimbourg pour admirer, même quand on sort de Londres, la complaisance allante et causeuse des Ecossais.

Quant au physique, je ne sache pas un peuple, dans toute l'Europe centrale et occidentale, qui présente aussi communément de pareils types. Je parle surtout des hommes, car les traits particuliers de la race conviennent mieux au sexe fort. Grands et bien élancés, cheveux noirs avec des yeux gris, nez droit, pommettes un peu saillantes, teint frais, nobles sans pose et virils avec grâce, ils sont tous beaux. Telle a été ma première réflexion à Edimbourg : Comment font donc ici les jeunes filles pour se distinguer un mari ? Jane Hading, qui visitait l'Ecosse quelques jours plus tard, ne cache pas, dans sa relation de l'"Evening Standard," combien elle fut séduite par leur démarche mâle, elle allait dire, écrit-elle, divine. Si les portraits de Raeburn sont d'une tonalité si saine, c'est pour la même raison qui fait gracieux, en Angleterre, ceux de Reynolds, et grimaçants les "magots" de Téniers : la diversité des modèles l'a voulu.

Les peintres écossais ont su profiter de l'aubaine. La beauté du type national éclate sur les toiles si vivantes, je ne dis pas du grand Raeburn seulement, mais d'Opie, de Philippe, de Ramsay et "tutti quanti" qui donnent un si particulier intérêt à la Galerie Nationale de Portraits, d'Edimbourg. Quant au Salon, il présentait, surtout cette année, des paysages. Ni réalisme cru, ni impressionnisme, mais de l'observation légèrement idéalisée, des qualités moyennes, des teintes fondues. Je n'ai pas été trop étonné de n'y pas rencontrer de chefs-d'œuvre. L'avouerai-je ? Habitué d'autres expositions de peinture sans doute, je me suis trouvé fort surpris de n'y point heurter le mauvais goût.

Disons adieu à Edimbourg et à ses îles immortels, le romancier Scott, le philosophe David Hume, qui grâce aux admirables toiles de Raeburnsay, sont, pour nous, autre chose que des fantômes. Grimpons sur l'impériale d'un motor-cab, c'est à dire, d'un autobus. En moins d'une heure, par monts et par vaux boisés, simples et charmants, nous sommes au pied du fameux pont sur le Forth, l'œuvre métallurgique la plus géante qui soit au monde. Concevez entre neuf et dix tours Eiffel bout à bout, et lancez cela, hardiment mais tranquillement, par-dessus un paisible estuaire, encadré de collines douces et verdoyantes, qui rappellent, pour la grâce pittoresque, les bords de la Rance. Evidemment, largeur du fleuve comme audace du pont, c'est plus grandiose ? Et l'on ne se trouve pas, à Dinin ou Dinard, sous la perspective et la domination prochaine des Grampians.

Ils appellent vers les Hautes-Terres, qu'il faut avoir visitées pour connaître l'Ecosse. Ils appellent, et nous voici sur ce royal viaduc, à telle distance entre le ciel et l'eau, que l'île rocheuse, en bas, n'est qu'une taupinée, où passent et courent éperdument les express du Nord. Ils entraînent le voyageur vers Inverness, où la langue est d'un si pur accent. Ils volent et sans doute portent son fiancé à "la jolie fille de Perth."

PENSION DE JEUNES FILLES

C'était un des jolis souvenirs du poète Marginel que ces mois de professorat dans l'antique maison d'Auteuil, perdue dans un quartier désert, lézardée et toute grise d'imperceptibles lichens, mélancolique et moite sous sa couronne de glycines et sous l'ombelle séculaire des ormes et des platanes. Et dans cette demeure, faite pour l'agonie fière et pleine d'amertume de quelque vieille dame noble oubliée et ruinée, s'ébattait au contraire, voletait, bourdonnait, sautillait et pépiait une nichée de gamines blondes, brunes, rousses et châtaines. Il y en avait de grandes et de petites, de roses et de pâlottes, de maigres et de grassouillettes, et de tristes, et de gaies, toutes gentilles en leur robe de laine noire, avec leur col si blanc et leur natte serrée par un ruban de couleur, seule coquetterie permise.

Marginel se rappelait le parloir, sa présentation aux élèves par "Mademoiselle," quinquagénaire austère, autoritaire et brusque, qui marchait près de lui comme un vrai colonel passant ses troupes en revue, et dont la moustache noire était un reproche muet si humiliant pour lui, jeune homme imberbe choisi sur sa mine de fille ! Il se rappelait l'alignement par rang de taille, coude à coude, de ces personnes immobiles, semblables, comme tirées au cordeau, imperceptiblement frissonnantes, froufroutantes ainsi que des hirondelles tassées aile contre aile sur quelque fil télégraphique. Et le cœur lui battait, à lui le grand nigaud, tandis que devant Mademoiselle les fillettes figeaient la malice de leurs yeux, l'effronterie de leur nez et le rire de leurs lèvres en un joli petit masque bêta de candeur et de respect outrés, leur petit masque innocent de bon Dieu sans confession. Mademoiselle passée, tout cela se dégelait subitement : les yeux clignaient, le nez frétillait, les lèvres chuchotaient, et on se frôlait, on se pinçait, on se chatouillait.

Rouge et confus pour elles, il avait beau marcher sur les talons de la directrice, il ne passait pas assez vite pour éviter les bouffées de rire, les gloussements, les moqueries, les grimaces, voire même un pied de nez preste et deux niques furtives. Car tout de suite, dès l'abord, le nouveau professeur ne fut pas pris au sérieux. Il n'avait pas ouvert la bouche que ces jeunes futées le jugeaient timide, inoffensif, faible et très bon enfant. Rien qu'au passage seulement, elles avaient éventé de leur flair infaillible toute son inexpérience.

— Pas méchant le petit blond !

Et sans que les lèvres remuassent, sans qu'on sût qui l'avait souffiée, la phrase partit, courut, vola comme par miracle de l'oreille des grandes à l'oreille des petites, si bien que Mademoiselle était encore devant cette perche de Léontine (dix-sept ans et deux mois) que ce poupard de Mathilde (trois ans et une semaine) savait déjà qu'on ferait tout ce que l'on voudrait du bachelier sans barbe.

Marginel se rappelait aussi, dès la première classe, les avoir toutes aimées, et délicatement, joliment, finement, comme un potache aime ses jeunes cousines, avec un petit rien de plus, un petit rien délicieux, né de sa protection et de leur dépendance, accru de l'ignorance de leur très court passé et de la mue troublante de leurs cœurs de fillettes ; il les avait aimées, oui, toutes, sans exception, depuis la grande Laura qui s'enfarinait le teint faute de poudre de riz et se cernait les yeux de fusain écrasé, jusqu'à la grosse Marie, dont le pupitre était une arche de Noé, en passant par la sensible Adèle, cette étourdie de Blanche et Alphonsine la maigre qui renifflait tout le temps.

Mademoiselle soupçonnait ces faiblesses. Elle le harcelait, lui reprochait son indulgence, sa pusillanimité. Devant cette moustache hérissée, Marginel frottait maladroitement et désespérément son menton sans duvet. Il promettait d'être sévère, d'exiger des devoirs, et de faire dire des leçons, et de gronder et de punir. Il promettait, mais d'une voix molle, gêné par les mines inquiètes de ses petites amies qui le guettaient de loin, groupées derrière les arbres en une rumeur d'alarme. Et, en classe, ses résolutions et ses gronderies sombraient à la première bonderie silencieuse de Blanche ainsi qu'aux premières larmes de la sensible Adèle. Il lui fallait un bon quart d'heure d'excuses assez plates pour décider la grosse Marie à reprendre le hanneton qu'il avait confisqué, autant et plus pour que la fière Laura se déroidit et se laissât effacer son pensum. Enfin, devant le gargouillement de sanglots déchirants d'Alphonsine la maigre, baignée dans son mouchoir, il renonçait en son âme, pour toujours, à restreindre ses reniflements.

Ces crises étaient suivies de classes sereines, sans nuages. La grande salle, morne et sombre, devint ce printemps-là un coin de paradis. Par la fenêtre ouverte, le soleil, que filtraient les ramures, tombait comme une pluie d'or. Des senteurs de giroflées, d'iris et de lilas encore ruisselants de rosée vaguaient dans les airs tièdes et des soupirs de brise soufflaient au fond de l'étude tout un tourbillon mauve de glycines effeuillées.

Il eût été bien cruel d'exiger du travail par un temps si joli. Marginel, pour sauver les apparences, lisait de temps en temps quelques pages à haute voix, mais il avait le tact de ne pas demander d'attention trop suivie. Et, mêlés à sa lecture, il y avait dans la classe de discrets ronronnements de dormeuses bêtes, des chansons vaguement murmurées, de courtes envolées de hannetons captifs, des fredons de mouches en des cages d'épingles et de bouchons, des grignotements de souris rongeuses, des frétillements de lézards, des grouillements de vers à soie dans des boîtes de carton, — une foule de petits bruits, bizarres et mystérieux pour d'autres, devenus très familiers au jeune Marginel. Le moins agréable, c'étaient le ronflement et la fumée du petit fourneau où cette gourmande d'Alice, à grands frais d'allumettes et de papier, fondait du chocolat.

Et la catastrophe vint, inévitablement.

Mademoiselle les surprit, pénétrant en coup de vent dans cette classe de paresses et de joies printanières. Ils se levèrent tous en sursaut, saisis de trouble et si précipitamment que personne n'eut le temps de fermer les pupitres. Dans le courant d'air subit de la fenêtre et de la porte, les hannetons prirent leur vol. Le fourneau d'Alice versa avec un bruit de ferraille et une fumée âcre picota tous les yeux. Le pis, ce fut la ménagerie de la grosse Marie : souris et lézards affolés s'échappèrent de leurs boîtes, glissèrent, coururent, filèrent entre les pieds de ces demoiselles, prises de peur nerveuse, croyant déjà sentir les vivaces petites bêtes leur grignoter les chevilles et leur grimper aux jambes, elles sautèrent sur les bancs, sur les tables, sur la chaire, secouant leurs jupes, se trémoussant, piétinant et piaffant avec des cris d'horreur, perçants et frénétiques.

Oh ! la tête tour à tour effrayée et ahurie, indignée et furieuse de la pauvre demoiselle ! Oh ! la tête d'indicible stupeur, la tête extraordinaire de vieille vestale à barbe suffoquée : outragée devant toutes ces gamines couronnées de fleurs mauves, gigotant sur les tables à travers une fumée fantastique !

Ce fut si drôle, si irrésistiblement drôle, que Marginel éclata d'un rire fou.

Aussi cela ne traîna pas ! Son compte fut vite réglé. Un petit quart d'heure après, son gain ramassé sur le pavé de la cour, la grille désignée d'un geste inexorable, on le jetait dehors....

Et toujours, oui toujours, en dépit de l'humiliation d'avoir été chassé, lui bachelier imberbe, par une femme à moustache, la demeure mélancolique d'Auteuil, perdue sous les platanes et parée de glycines, était pour Marginel un joli souvenir. Et il se surprenait à les regretter toutes, depuis la grande Laure aux cernes de fusain jusqu'à la grosse Marie à l'arche de Noé, sans oublier non plus cette perche de Léontine, ce poupard de Mathilde et la sensible Adèle, ni même cette Alphonsine si maigre, qui renifflait doucement, doucement, dans sa mémoire.

LA CONFESSION

C'était le soir. La chambre était froide et triste ; il y avait de l'ombre sous le relief des meubles et des tentures, il y avait de la mort qui planait sur les draps blancs du lit. Et sur ce recueillement rempli d'angoisse muette la lampe veillait, doucement, comme un cierge.

En s'approchant du malade, en voyant cette solitude autour d'une vie prête à s'éteindre, le Père Reynald avait deviné la misère d'une âme pesamment retombée sur elle-même. Et une inquiétude était passée sur son regard, un malaise étrange lui avait serré le cœur.

Bien qu'il se fût imposé une mission sublime : le rachat des âmes, le Père Reynald gardait sur l'efficacité de ses efforts l'amertume d'un doute. Il connaissait cette torture des gens qui se tuent à une besogne ingrate vers un but dont l'incertitude les tenaille sans cesse. Ce but, c'était pour lui l'expiation d'un crime, d'un meurtre pour lequel son père languissait au bagne, en quelque île lointaine, et dont il eût voulu lui épargner les terribles représailles de l'autre monde.

Au bruit des pas, étouffé par les tapis, et au frôlement léger de la soutane, le malade s'éveilla. Il regarda un instant le prêtre d'un air surpris puis, pour lui témoigner son indifférence, il referma les yeux et détourna la tête.

Alors, dans le secret solennel de Dieu, entre le ministre du Christ et le pécheur obstiné, ce fut une lutte ineffable et prodigieuse dans laquelle le prêtre apporta toute la douceur sublime et la persuasive éloquence du Divin Maître.

Sous l'influence de ce charme nouveau et de cette émotion subtile qui le gagnait peu à peu, le mourant ne sut persévérer dans le mutisme en lequel il semblait s'être d'abord résolument emmuré. Il se défendit, assurant que sa souffrance était de celles qu'on aigrit lorsqu'on cherche à les adoucir et qu'en voulant extirper le trait dont il allait enfin mourir, on ne ferait que déchirer son cœur.

Mais, sans s'arrêter à ses récriminations, la prêtre endormit son pénitent dans la mystique harmonie de sa parole. "Je voudrais, lui disait-il, que ma voix vous tintât aux cœur comme un angélus lointain, car, ainsi pacifié, vous comprendriez mieux ce que c'est que le Dieu d'amour que je vous prêche. C'est un Dieu qui est venu lui-même sur la terre et qui a ouvert les yeux sur les misères des hommes. Il s'est apitoyé sur la beauté poignante des sanglots humains, il a compris quelle beauté plus grande il y aurait à en faire des cris d'amour, et il a institué la merveilleuse Religion chrétienne."

Mais le moribond l'interrompit et, secouant la tête, le pria de ne point insister davantage auprès d'un être indigne de rien comprendre à toutes ces candeurs, auprès d'un bandit dont l'âme était pétrie de boue. Le Père Reynald lui répliqua que c'était avec un peu de boue que Jésus ouvrait les yeux des aveugles, et il en profita pour lui dévoiler les splendeurs ingénues de l'Evangile.

Et comme le malheureux résistait toujours à la grâce, il lui demanda s'il lui plairait dans ce fourmillement inconnu où se tordent tous les pécheurs endurcis et dans cet épouvantable silence intérieur où les oreilles n'entendent plus que les reproches de la conscience — d'être absorbé par les lancinements éternels de ses incessants remords ?

Or, des hoquets de souvenirs terrifiants étranglaient trop souvent le moribond pour qu'il envisageât froidement cette redoutable menace. Vaincu, il finit par demander ce qu'il devait faire. "Entrer dans le refuge de miséricorde que je suis venu vous offrir, lui répondit le missionnaire, vous humilier, me faire devant Dieu l'aveu de vos fautes. Le pardon est au prix de l'orgueil écrasé, de la révolte refoulée et du repentir sincère et profond."

La confession commença. Soudain, le Père Reynald tressaillit, son regard trahit une inexprimable angoisse et il laissa échapper un cri. Une chose abominable venait de se passer, un de ces drames obscurs qui s'agitent dans le secret des consciences, et qui ébranlent l'âme avec plus de violence que les tempêtes ne remuent la mer ou que les cataclysmes ne bouleversent la surface du globe. C'était une de ces lamentables ironies du Destin qui, tout à coup, émergent et s'étalent avec une impudence qui nous suffoque.

Inquiet, le malade s'arrêta, s'imaginant que ses forfaits étaient trop graves pour la rémission. Mais quand le missionnaire l'eût rassuré, et à mesure que s'égrenaient ses aveux, dans l'âme du prêtre la rancune humaine gronda, impérieuse.

"Seigneur ! clamait-elle, pourquoi me livrer, à moi le ministre du pardon, l'assassin à la place de qui fut condamné mon père ? O mon Dieu, éloignez de moi ce calice, car vous m'éprouvez au-dessus de mes forces.... Comment ! pour apporter la parole d'apaisement à ce misérable, c'est le fils de l'opprimé, le fils de l'innocent que vous avez appelé ? Mais je voudrais l'entraîner dans le gouffre béant de l'éternel supplice, cet homme qui me fit douter de mon père ! Ah ! pourquoi cet habit ? pourquoi ce vœu qui me retient ? Pourquoi ?...."

Mais à ce moment, l'agonisant murmura doucement quelques paroles, entre lesquelles le prêtre distingua ces mots : "Mon père, redites-moi donc que je suis pardonné." Ce fut comme un rappel brutal à la rude nécessité du devoir, comme une chute aussi dans un abîme de honte et de remords. Et le prêtre se hâta de prononcer la formule surnaturelle selon laquelle tous les péchés sont remis. Puis il implora la pitié du Maître. "Seigneur, j'ai oublié la parole que vous avez dite sur le calvaire : Mon père, pardonnez-leur. Je me suis exaspéré contre votre justice je vous en conjure, pardonnez-moi : désormais, c'est pour moi-même que je vais expier."

Le mourant interrompit sa méditation : "Mon père ! appela-t-il d'une voix éteinte, il me reste un regret... Oh ! ce que j'aurais donné, si vous le saviez, pour que l'homme dont j'ai déchiré l'âme et brisé l'existence, pour que cet homme qui me maudit dans la détresse eût pu venir à moi, et qu'après m'être humilié à ses pieds, il eût bien voulu me pardonner devant la mort !"

Alors, le prêtre s'approcha du lit, et ce baiser du pardon que réclamait le criminel et que sa victime ne pouvait lui donner, lui, le fils du forçat, le fils du martyr, en ferma les yeux du moribond, avec un geste d'indéfinissable renoncement.

FLORIAN-RAMENTIER.

Petites annonces.

— "A louer appartements meublés pour messieurs avec doubles portes...."

— "A louer une chambre à coucher pour dame seule de trois mètres sur quatre...."

— "Si le monsieur qui tient le magasin de chaussures avec des cheveux rouges veut renvoyer le parapluie d'une dame avec de vraies baleines et un manche d'ivoire à la boutique de l'épicière couverte en ardoises, il aura une bonne récompense, étant un souvenir de sa défunte mère qui n'est plus, avec le nom gravé dessus...."

Commandements du Chasseur

Un fusil trop chargé ne lance que [du feu
Mais tu ne tueras pas si tu charges [trop peu.

Beaucoup de plomb garnit, mais [pique faiblement :
Mets-en la moitié moins, voilà mon [sentiment.

Si ton plomb est petit, mets-en [quart de coup,
Les grains ont plus de force et sont [encor beaucoup.

Tire sur la perdrix qui fuit directe-[ment
Le dessus de son dos : c'est trop bas [autrement

Perdrix passe en travers, tire un [pouce devant
Ou tu la manqueras quatre-vingts [fois sur cent.

Perdrix file raz-terre, il faut absolu-[ment
Tenir le coup très haut, surtout s'il [fait du vent.

Lièvre fuit devant toi, toujours le [tireras
Au-dessus de l'oreille et le ramasse-[ras.

Lorsqu'on manque la caille au-dessus [d'elle on tire :
Il faut couvrir la pièce avec le point [de mire.

Toujours le faisan monte, on le tire [trop bas,
Il faut hausser la mire, et même à [vingt-cinq pas.

Un seul mot pour le tout, heureux [qui s'en souvient :
Tirer haut ce qui fuit, tirer bas ce [vient.

Ces formules lapidaires résument la sagesse des nations, depuis Nemrod. Si on les suit — pauvre gibier !

Mélodrame vécu.

Pendant la guerre russo japonaise, un officier russe avait emmené sa femme et sa petite fille avec lui à Liao-Yang. La retraite des troupes fut suivie d'une incursion des Konghouses, qui mirent à sac les résidences des officiers, et dans la panique, la petite fille, séparée de ses parents, fut prise par les bandits.

Peu après, un détachement russe tailla en pièces ces mêmes Konghouses. La petite fut trouvée parmi les prisonniers. Un soldat, nommé Gritzko, prit soin d'elle et, ayant été blessé, la ramena avec lui à Moscou.

Gritzko se rétablit, mais ne put trouver au emploi. Réduit à mendier, il ne laissait pourtant la petite manquer de rien. Tous deux étaient, à Moscou, bien connus. A la fin, les privations emportèrent Gritzko et l'enfant resta seule.

Le mercredi 2 octobre, une élégante voiture s'arrêtait devant le café Philpoff, très à la mode à Moscou, et un officier en descendait avec une dame. A ce moment, la petite s'approcha pour demander une aumône ; la dame ouvrit sa bourse, elle regarda distraitement l'enfant, puis avec plus d'attention, et, enfin, poussant un grand cri joyeux, la serra dans ses bras....

Une foule énorme fut bientôt rassemblée autour d'eux et les parents partirent ravis avec l'enfant, qu'ils avaient bien cru tuée par les Konghouses.